

S'Y REPENDRE À TROIS FOIS

— Aventure —

ROMAN

S'Y REPENDRE À TROIS FOIS

Laurence DE MASSOT

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-392-2

Prologue

*August, die she must,
The autumn winds blow chilly and cold ;
September I'll remember
A love once new has now grown old.*

Simon and Garfunkel, « April Come She Will »

Vendredi 21 décembre 2012

Sur les bords de l'Indre, dans la banlieue nantaise, un vieil homme promène son chien. C'est la balade matinale, à la fraîche. Très fraîche même, cette matinée de 21 décembre. Il n'a pas neigé cette année, mais le frimas teinte tout de même de blanc la pelouse du petit parc. D'ordinaire, il se promène plutôt du côté de Basse-Indre où une longue promenade est aménagée sur le bord de la rivière. Il lui arrive alors d'admirer les quelques courageux du club d'aviron. Mais aujourd'hui, il a opté pour le parc de Haute-Indre, du côté du port de plaisance. Ça le change un peu de sa routine. C'est mignonnet aussi par-là, même si l'envasement progressif des rives a fait perdre un peu de son attrait à cette partie de la commune.

Arrivé à l'entrée du parking Saillant qui défigure les abords du port et de son parc, en bas de la rue Tahet, il détache la laisse de Tabasco, son Border collie de dix ans.

Il s'installe et regarde l'eau, tranquille. Ils ne vont pas trop traîner quand même aujourd'hui. Il fait vraiment trop froid. Tabasco n'a pas

l'air de s'en soucier. Il furète dans le parc, en secouant énergiquement la queue. Au bout de quelques minutes, il revient gentiment s'asseoir près de son maître et pose sa truffe sur ses genoux. Le chien regarde le maître avec insistance et commence à pousser de faibles gémissements. Le vieil homme le flatte de la main, mais rien n'y fait. Intrigué, il se lève. Le chien file au-devant et aboie pour entraîner son maître avec lui. Au détour d'un bosquet, le maître retrouve le chien, toujours sagement assis sur son arrière-train, près d'un banc. Le banc est occupé par ce qui semble être un pauvre hère. C'est un mot poli, que sa vieille mère lui avait appris. C'est ce mot qui lui vient devant ce corps d'homme mûr, qui a dû porter beau un jour, mais qui paraît tout ratatiné, froissé et terriblement solitaire. Il est là, étendu sur le banc, le visage enfoui dans sa capuche. Un sans-logis, c'est ce qu'il semble être, ou avoir été... le vieil homme sent un frisson lui parcourir l'échine. Il s'approche et remue, avec une infinie douceur, l'épaule de l'homme. Il le retourne avec précaution et n'a plus de doute. Des larmes affleurent au coin de ses yeux. Sur le banc, c'est un homme mort qui gît. Un homme d'une quarantaine d'années peut-être. Son visage est cireux, ses lèvres cyanosées. Mais il a l'air calme, paisible.

Se reprenant avec peine, le vieil homme prend le chemin qui le ramène au parking. Il y a la crêperie *Au fil de l'eau* en bas du Chemin du Port. À cette heure-là, ce sera fermé, mais s'il y a quelqu'un quand même, il trouvera un téléphone pour appeler la gendarmerie.

Partie I – C’est pour loger les hirondelles

Chapitre 1

*Dieu accorde de bonnes époques et des mauvaises,
mais il ne veut pas qu’aux époques mauvaises
nous nous plaignions et nous lamentions,
il veut que nous montrions que nous sommes des hommes.*

Süskind.

Novembre 2011

Il s’est remis à faire froid. Plus moyen de prendre ne serait-ce que l’apéritif dehors. Il est pourtant joli son jardin, tout en pente. Fondamentalement pas très pratique pour y dresser une table, mais peu importe si les verres penchent.

Résultat, les trois amies se sont repliées dans sa grande pièce, qui sert d’entrée, de cuisine et de salle à manger. La pièce est assez vaste, il y a de l’espace. L’espace, pour Léane, c’est un truc important : on doit toujours pouvoir danser au milieu d’une pièce, sinon, c’est qu’il

y a trop de meubles. Pourtant, elle et ses amies n'occupent pas cet espace dans l'instant. Les voilà toutes trois à touche-touche autour du plan de travail de la cuisine. Sous la hotte exactement. Tour à tour, elles aspirent, elles inhalent et forment de belles volutes, avalées aussi sec dans un vrombissement mécanique. Ça pue quand même dans la pièce, mais les fumées ne montent pas à l'étage, où dorment ses filles. Prêtes à passer le cap de la quarantaine, 115 ans à elles trois, et elles sont là comme des étudiantes, à crapoter en espérant que personne ne viendra les griller. C'est exaspérant l'hiver.

Elles se marrent, elles rient. Ça fait du bien. Elles ne savent d'ailleurs plus vraiment ce qui a déclenché cette hilarité. Ou plutôt si, mais c'était un truc pas marrant du tout à vrai dire. Et donc, elles rient, il paraît que ça vaut un steak... tout bien pesé, vu le vide intersidéral de son frigo, Léane se dit – en bonne hôtesse – qu'elles ont bien raison de s'en payer une tranche. Elle pense à son père, en voyant les cadavres de bouteilles sur la table de la salle : « Encore une que les Boches auront pas ». C'est bizarre qu'elle pense à lui – c'est assez rare pour un homme qui a manqué à sa vie pendant près de quinze ans – mais là, c'est à lui et ses réparties désuètes qu'elle pense en riant... alors que face à des épaves de Merlot, Jurançon et consort, elle aurait certes pu penser à l'Autre, mais lui, il lui fait peur. Incroyable, elle vient aussi de réaliser que ce soir elle n'a pas compté les verres. Elle ne sait plus si Maïwenn a bu un verre de plus ou de moins que Sambre. Si c'est pas magnifique, c'est le Pérou (« et la mère Oû » selon l'adage paternel).

Soudainement, les éclats s'apaisent comme un regel. Maïwenn fait un peu la moue, regarde les bords et le dedans de son verre et se lance. Quarante, elle, elle les a. Alors forcément, elle se trouve

moche, vieille, dépassée, passée de mode. Et d'abord, ses fesses, elles sont moches, et puis surtout ses cuisses, elles sont trop grosses. C'est toujours ce que les hommes lui disent. Habillée, elle fait illusion, avec son petit buste de danseuse, des épaules fines, un visage d'ange. Sur le haut du tableau, la Vénus de Boticelli n'a qu'à bien se tenir, mais sur le bas, on est plus dans le Bottero.

Chœur de femmes obligatoire dans un moment aviné pareil : mais comment ça des grosses fesses, des grosses cuisses... elles sont superbes ! Tu es une danseuse de tango et ça se voit... et puis, les mecs, une fois qu'ils t'ont mise dans leur lit, il est pas un peu tard pour chipoter sur un truc qu'ils ont déjà caressé pas mal avant d'en arriver là ?

Une lueur venue de loin, toute brillante, s'agite un instant dans les yeux bleus de Maïwenn. À peine un reflet, mais sa bouche dessine un début de sourire. Elle se souvient d'elle, jeune étudiante barrée en Allemagne, loin de sa Bretagne natale, assoiffée de connaître le parfum du pays de Süskind... Elle étudiait ses auteurs préférés avec assiduité, ignorant encore que tout cela la mènerait au CAPES de Lettres Modernes. À l'origine, « tout cela » prenait un air nettement plus exotique. Elle avait un petit appartement à Berlin, dont la pièce principale avait une magnifique baie vitrée qui donnait sur une petite terrasse, enfin plutôt un balcon. Elle traînait en chemise de nuit, sirotant son thé du matin par une belle journée d'été : une chemise de nuit, à vingt ans, ça veut dire un pauvre t-shirt élimé à l'effigie d'un groupe de punk, qui cache même pas les fesses... et pas de culotte, s'il vous plaît ! Tout en traînant, elle se disait qu'un petit bain-de-soleil sur son balcon serait une merveilleuse façon d'entamer le jour. Elle s'installa dans ses deux mètres carrés d'extérieur, elle

ferma les yeux doucement et prit le soleil. Des fois, elle regardait en bas, les Berlinoises pressés, ceux qui montaient dans leurs voitures, attaché-case fermement armé à la main. Le ballet des voitures dans sa rue, quelques pigeons à plumes ou encravatés... Une douce bise se leva, enfin non, un foutu vent qui s'engouffra dans la pièce principale de son appartement. Elle entendit alors le flac flac flac des pages de son mémoire, qu'elle avait laissé traîner la veille sur la table. Merde... dans un grand geste théâtral, mais pas préparé du tout, elle claqua énergiquement la baie vitrée tout en ayant – en même temps, mais trop tard – l'éclair de clairvoyance qui lui rappela que cette baie ne s'ouvrait que de l'intérieur...

Les trois femmes éclatent de rire, tout en continuant à aspirer goulûment les vapeurs toxiques de leurs cigarettes slim, des vraies cigarettes de pétasses, de celles que tu te fais pas taxer dans la rue, virilité du taxeur oblige.

Oui, mais ce n'est pas là qu'elle voulait en venir. Non, c'est autre chose... une histoire de fesses, qu'elle avait donc à l'air. Elle était coincée comme un rat sur son balcon, dans une ville encore très étrangère pour elle. Personne qui l'attend réellement quelque part. Personne pour venir sonner à la porte, vérifier si elle n'a pas été dévorée depuis quinze jours par ses bergers allemands. Elle n'a jamais eu de chien, mais là, elle n'avait pas non plus de téléphone. Lointaine époque où ce lien vital avec le monde était lui-même relié à un fil, à l'intérieur de la pièce principale avec sa baie vitrée qui ne s'ouvre que depuis ladite pièce principale, donnant sur la fameuse porte où personne ne viendra sonner. L'heure était donc grave, et en plus ce vent était vraiment frais, à s'engouffrer comme un mort de faim sous son t-shirt de nuit. Louper les cours, d'accord, très